

On naît dans la contingence, on meurt dans la souffrance ou dans l'inconscience. Entre-temps, on vit comme on peut.

J'ai dépassé l'âge de raison et je ne sais toujours pas à quoi me raccrocher. Je me prends facilement les pieds dans les obstacles. Cela fait de moi quelqu'un d'instable qui ne s'inquiète pas de se stabiliser. Pourquoi irais-je jouer au petit soldat dans une société qui en regorge ? Remplacez petit soldat par bon citoyen, vous verrez ce que je veux dire. Possible que vous ne le voyez pas, je m'exprime si mal.

Ce que je sais faire ? Tout, disons n'importe quoi qui ne soit pas plus dégradant que nettoyer, essuyer, ranger ce que l'on voudra. La serviette ou le balai ne m'ont jamais effarouché. Je peux faire la vaisselle, je peux même garer des voitures. La dernière berline décapotable que j'ai esquinée contre le mur d'un garage dépassait mes capacités de voiturier de luxe. J'ai dû renoncer à un emploi qui me procurait le bénéfice d'un uniforme. L'hôtel où j'opérais me mit aux cuisines. Frotter une carrosserie ou des casseroles, c'est toujours frotter, me dit Hugo, le gérant, pour me consoler. Comme si je mettais de l'amour-propre dans une affaire qui ne touche pas au destin de mon âme !

En général, on me considère de haut quand on daigne faire attention à moi. Ce qui est drôle, c'est que je n'en tire aucun dépit ni aucun orgueil. Le peu de philosophie que je garde en réserve pour les mauvais jours suffit à me rendre l'existence supportable. Je ne saurais dire combien de choses me font rire. Beaucoup plus que ce qu'il paraît, car ma modestie me retient de m'esclaffer au nez du premier venu sous prétexte qu'il dispose d'un arsenal de solutions pour les problèmes les plus compliqués. Curieusement, les réponses sont souvent plus obscures que les questions : qu'on m'explique comment cela est possible. L'imagination humaine, paraît-il.

Irène est plus prudente que moi. Elle m'adjure de renoncer à démêler le vrai du faux sur des questions qui me dépassent. Le soir, allongés sur le lit, nous nous efforçons de faire converger nos pensées vers un point d'accord qui mettra nos esprits dans la même disposition heureuse que nos corps. Nous nous tenons par la main comme deux naufragés décidés à affronter ensemble les abîmes qui les menacent. Sur l'existence de ces abîmes, il y aurait beaucoup à dire. J'en vois sous presque tout. Irène m'assure que j'exagère.

Quand je lis les journaux, c'est avec quelques mois de retard. J'essaie d'expliquer à Irène que le regard rétrospectif me permet de mesurer la relativité des événements. De la poudre. « À quoi ça t'avance ? » demande-t-elle. Je n'ai rien d'intelligent à répondre, bien que je sois convaincu de la pertinence de cette méthode. La course à l'actualité quand

l'actualité va si vite, c'est l'assurance de s'épuiser pour rien. Je préfère ménager mes forces mentales. « À quoi ça t'avance ? » répète Irène. Avant de répondre, j'ai voulu réfléchir, mais déjà Irène n'écoutait plus.

Malgré nos désaccords, nous nous entendons bien. Mon ami Garette ne nous envie pas. Il prétend que la nature humaine est essentiellement guerrière et vindicative. « Par exemple, dit-il, Manon et moi, nous n'arrêtons pas de nous chamailler. Pour nous, l'amour est un chaudron bouillant. L'équilibre de notre couple, nous le trouvons dans la chicane. »

Garette est un balèze de près de deux mètres, Manon une petite brune qui ne lui arrive pas aux épaules. Il pratique la boxe en amateur ; elle est responsable d'une institution pour enfants handicapés. Garette vient parfois animer ses classes : il apprend aux mêmes les subtilités du swing et de l'uppercut.

– Parce que tu crois qu'ils vont se battre ? proteste Manon. N'y compte pas !

– Au contraire, ils adorent cogner, les filles aussi bien que les garçons. Regarde la petite Nina, elle enverrait bouler le premier gars qui la regarderait de travers.

Garette est persuadé des vertus de sa pédagogie pugilistique. Nina, une orpheline de sept ans, s'entraîne en cachette quand Manon ne la surveille pas. Irène approuve. N'ayant aucune lumière sur le sujet, je préfère la boucler. Mais par pur

esthétisme (car il y a un esthétisme de la pédagogie), j'adore la vision de Nina foutant une raclée à un grand couillon. Elle sait où frapper et elle frappe malgré son corps maladroit et chétif. Ses quelques chromosomes perfides ne l'empêchent pas de balancer son poing là où ça fait mal.

Manon me donne parfois l'autorisation de partir en balade avec Nina. Nous habitons une petite ville chafouine avec ses ruelles glissantes, la plupart en pente, son fragile pont de pierre dégradé, sa place, anciennement du marché, où quelques bancs accueillent les vieux l'après-midi, son kiosque à musique en ruines, et tous ces regards inquisiteurs derrière des volets délabrés. On nous épie. Je tire la langue aux curieux. Nina m'imité. Elle rit et son visage égaré s'éclaire tout à coup.

Garette a promis de m'enseigner la boxe. Je suppose que le « noble art » pourrait m'apporter le sens de l'équilibre qui me fait défaut. J'ai toujours su que j'étais bancal sans en être très affligé. Dans un monde de plus en plus hors de ses gonds, un peu de brouillage psychique ne peut guère faire empirer les choses.